Document généré le 24 avr. 2024 04:39

Vie des arts

Vie des arts

II. L'histoire anonyme
L'envers du décor

Ioana Georgescu

Volume 49, numéro 197, hiver 2004–2005

Le corps en mouvement

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52655ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Georgescu, I. (2004). II. L'histoire anonyme : l'envers du décor. *Vie des arts*, *49*(197), 56–57.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

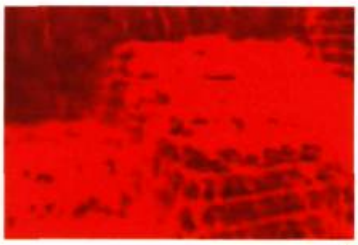
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



1

II. L'HISTOIRE ANONYME
L'ENVERS DU DÉCOR

Ioana Georgescu

Il était une fois, plus à l'Est. Tout a commencé avec un colis arrivé d'Afghanistan, cet été. J'ai ouvert le paquet qui sentait encore l'odeur d'un marché quelconque de Kaboul, avec cette émotion que l'on éprouve devant les objets et les messages arrivés de loin, de ces mondes figés, rendus abstraits, inodores et incolores par la télévision, déformés à l'intérieur d'un même plan, toujours le même. J'ai regardé ma première burka soigneusement enveloppée dans du papier bariolé. Le tissu muet cachait dans ses plis tant de mystères, tant de promesses et de secrets. Ce vêtement lourd de connotations m'appartenait, son histoire devenait un peu la mienne. Il était un palimpseste rempli de clichés virtuels. Deleuze l'avait dit pour la toile vierge, je l'ai pensé pour la burka. Il fallait alors le déchiffrer et récrire, dans un autre langage, son histoire. À partir de ce lieu. Pour y voir plus clair, de l'intérieur. Plus clair? À travers le grillage par-dessus les yeux? Voile doré comme les montagnes afghanes, doré comme cette burka. Fantôme de sable. Histoire contre histoire sur l'axe Est-Est. Mémoire sur double-fond, amovible. Voile par-dessus voile. Voile rouge, comme le drapeau et le sang des révolutions. Rouge, comme ce fantôme avec le même nom. Rouge, comme la mémoire des cravates de pionniers, d'étoiles, d'écriteaux, de portraits monumentaux et de statues de Marx, Engels et Lénine. Rouge comme le nom de la statue massacrée à Bamiyan. Lire et voir dans les plis des voiles. Traduire et raconter sur fond rouge et doré, sur le Tissu-Texte, car leur étymologie est commune. Transcriptions tatouées sur le corps. Le corps se rappelle. Il écrit, traduit et projette ses mémoires. Sur la peau-écran.

J'étais intimidée, comme s'il s'agissait d'une transgression, presque d'une profanation. La frontière interdite. Cette burka, je l'ai alors mise, d'un coup sec. Aussitôt, des sensations confondues m'ont habitée : entre le confort et l'inconfort. Mon regard est devenu brouillé. Divisé en fines lignes verticales et horizontales par les fils de l'écran mis devant mes yeux qui filtraient ma vision du monde. Je savais pourtant, que je voyais mieux qu'on pouvait me voir. J'étais devenu anonyme, presque invisible. En même temps, d'un coup, minorité visible. J'étais l'abri du regard indiscret, mais dans une prison en tissu. Aussi, cible de ce même regard indiscret et non entraîné. Tout à coup, il fait trop chaud. Entre le monde et moi, une frontière opaque se dessine, à la fois comme le contour d'un enfermement et comme un bouclier. Qui protège qui, de qui, de quoi? Je suis ici et là-bas. Devant et derrière. Acteur et spectateur. À l'extérieur et à l'intérieur. Anonyme et publique. Libre et oppressée. Limitée et illimitée dans l'imposture. Dehors et dedans, objet et sujet. Elle e(s)t moi. Avec la burka, je marche mal, je cours mal, je bouge mal. Je suis mal à l'aise si je suis en mouvement. Si je m'arrête, je deviens une statue et je retrouve ma stabilité. Je pense à la femme qui l'aurait portée à ma place, si, un jour à Kaboul, mon amie Anda Boros, ne l'avait pas achetée. Je te demande, femme sans nom, qu'aurais-tu fait, juste après avoir enfilé ta burka dorée, enfermée dans ton pays?

Avez-vous déjà vu une femme afghane en burka, ailleurs qu'à la télévision ou dans le

2

3

4

journal? Dans les aéroports du monde entier et dans les rues de l'Occident, on aperçoit à l'occasion toutes les variations de foulards ou de voiles. Jamais on ne voit de burka bleue, blanche, verte ou dorée dans ce paysage où on se révolte devant la spécificité dérangeante, trop affirmée. Bannie des écoles. Non au voile. On proteste, d'un côté comme de l'autre. Pour un oui et pour un non.

La burka est un lieu d'actualité ambiguë. Le déplacement est à la fois libre et sous la restriction du voile. Sitôt sorti de son contexte immédiat, il devient un corps étranger, prêt à être attaqué. Les arguments sont en place, sur la place publique, feu vert à la controverse. J'ai alors décidé de faire voyager la burka dans ces pays qui se disent libres. Elle, objet-sujet exotique qui se déplace comme la montagne vers Mohamed. Tester les degrés de tolérance et de résistance. Celle des autres, vis-à-vis d'elle. La sienne, devant les lieux qu'elle visite. Chercher un nouveau sens à cet échange à double sens. Vérifier ce qu'on allait apprendre l'un de l'autre. Interroger la limite du corps sur-codifié mis en circulation. Faire revisiter et redéfinir la notion d'identité dans sa mobilité.

En effet, le corps étranger arrive toujours comme une impureté dans l'œil, il irrite. Le voile, à priori soyeux, devient rugueux. Ce *corps avec accent* affecte le contexte lors de son passage, tout en se faisant définir par le regard local ou par la singularité du site qu'il traverse. Un duel de projections réciproques a lieu dans des corps à corps, parfois musclés, avec les lieux et les habitants. Autre contre autre. J'ai voulu l'expérimenter.

La burka voyage aussi parmi les signes de mon travail antérieur, re-écrits et relus lors de cette nouvelle extension du corps. À l'intérieur d'une mémoire encore plus complexe de l'espace Est, le déplacement est sur le fond stratifié de la mémoire du corps, du lieu, du texte. Il participe à une stratégie de circulation qui le rend alternatif. Ce corps énigmatique se définit dans un mouvement entre pays, localités, langages et langues. Il se voit déplacé entre texte, image, son et action. *Ne tirez pas sur le Red Buddha* du recueil *La Ligne rouge* était une autofiction inspirée à la fois de l'actualité afghane et de mes performances du premier cycle de Wound Art sur le massacre d'œuvres d'art. J'ai mis le texte dans la valise rouge, comme s'il était taché du sang qui est sur les mains de chacun. Changement de cadres, de médiums. Corps miroirs et écrans où se reflètent en vis-à-vis les préjugés, les clichés les plus farfelus et tous les discours imaginables. Pour ou contre? J'ai même voulu construire un bureau de vote sur la place publique de Torres Vedras. J'ai continué plus loin, sur la route. Pour mieux réfléchir. Pour explorer la frontière à mille plis du voile. Québec, Berlin, Lisbonne et Santa Cruz. Voilà les premières stations dont il est encore trop tôt pour parler.

De ma burka, de ce nouveau lieu voilé, je regarde d'un côté: l'histoire, la grande et officielle. Celle des guerres, des dictatures, de la pauvreté qui chassent les gens vers des coins lointains pleins de promesses. Et, de l'autre: celle, anonyme et non écrite. Celle que j'essaye de raconter par le corps. La mémoire est cachée sous un double voile. Le premier fut rouge. Le deuxième, doré.

Burka, lieu fermé et ouvert pour l'imposteur. Je peux être n'importe qui, n'importe qui peut être moi, mais puis-je vraiment faire n'importe quoi? Où est la limite? Suis-je un homme déguisé ou une femme qui se conforme, ou encore une femme qui se met à la place de l'autre? Et si, à mon tour, j'y dissimulais quelqu'un d'autre, le mettant à ma place et de la mémoire? Je suis responsable de ce corps et de cette limite. Le voile me rend responsable du corps qu'il cache. Je suis sur cette frontière, pour mieux penser et me rappeler avec le corps. J'ai parachuté la burka dans une carte postale sur fond de coucher de soleil à Lisbonne et, au bord de l'Atlantique sauvage, dans un lieu de villégiature estivale, hors saison. De touriste et curiosité touristique, la burka est devenue fantôme d'une ville fantôme. L'ai-je profanée lors d'une parade de mode, où elle est devenue Top Model à côté d'un voluptueux Gordon W, ou encore, en portant un drapeau rouge en Rosa Rossa lors de la performance *Burning Desires* de Monty Cantsin au Tacheles de Berlin? □

5

6

7

8

1- Caméra vidéo et image fixe: Ioana Georgescu
2- Photo: Anda Boros
3- Caméra vidéo et image fixe: Ioana Georgescu
4- Photo: Anda Boros
5- Photographe inconnu
6- Photographe inconnu
7- Photo: Joseph Somogyi, intervention graphique IG
8- Photo: David Rych